



A. Hubert. f. sculp.
Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée, N^o 28.

Robe en tulle garnie de Chrysanthème, corsage lamé en satin, coiffure de l'invention de M. Michalon.

PETIT
COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme, quatre de modes françaises, et deux de modes étrangères. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

REPOSE en paix bon Péruvien, car, pour l'instant, la capricieuse déesse paraît moins disposée à vouloir troubler tes cendres : elle semble mettre un frein au luxe de ses goûts ; et bientôt, sans doute, elle n'ira plus arracher à la terre qui t'a vu naître, et qui, peut-être, te recouvre d'un vert gazon, quelques parcelles de ce vil métal, de ce métal destructeur de l'innocence et de la félicité des hommes, et qui pourtant, est devenu leur idole.

Que cet exorde philosophique ne fasse pas supposer cependant que, renonçant à tous les biens d'ici-bas, nous soyons presque décidées à devenir ermites : nous sommes très-éloignées, au contraire, de vouloir abandonner les plaisirs



de ce monde, surtout dans un moment où ils s'offrent à nous avec toutes leurs séductions : aussi notre anathème sur le règne minéral, ne s'étend pas plus loin qu'à nos costumes dansans d'où nous commençons à proscrire les ornemens brillans qui remplaçaient les jolies guirlandes et les fleurs légères dont on garnissait autrefois nos robes de bal. Au milieu des frimats de l'hiver, la nature jalouse de ses droits veut forcer l'art à la reproduire pour qu'elle vienne encore servir de parure à la beauté qu'elle a comblée de ses dons.

Sur dix robes de bal on en voit-au moins huit ornées de fleurs placées de différentes manières.

Mais si la mode nouvelle nous force à bannir l'or et l'argent de nos toilettes, notre raison et bien plus souvent encore nos fantaisies nous font sentir la nécessité de la mise en circulation de ces deux métaux ; nous serions d'ailleurs très-fâchées de voir substituer à ces jolies pièces d'or, que nous renfermons dans nos bourses élégantes, ces vilains petits morceaux de cuir qui servaient de monnaie à ces fiers et farouches Romains. Nous savons en tous points apprécier les avantages de la richesse ; et si nous rencontrons un infortuné dont nous puissions alléger la misère, notre cœur nous fait bien mieux sentir encore que l'or seul peut procurer aux hommes les plus douces jouissances qu'ils puissent éprouver sur la terre.

Les fleurs remplacent, pour les robes de bal, les biais en satin qui traversent ordinairement les garnitures à gros bouillons : ces fleurs, formant des demi ou des quarts de guirlandes, et cela d'après la hauteur de la garniture, se portent de côté et masquent des crevés en tulle ou en gaze : des fleurs détachées se parsèment aussi à la hauteur d'un pied vers le bas de la robe ; cette garniture est plus particulièrement adoptée par les jeunes personnes ; les corsages sont lacés par derrière ; un bouillon de gaze plissée en biais, plus large sur le devant, et qui va, en diminuant, s'attacher sur l'épaule et se perdre sous une attache en satin, forme les collerettes les seules admises pour les robes de bal et les robes habillées.

Pour les toilettes de grandes soirées on continue à employer l'or ou l'argent : les turbans de gaze brillantée ou diamantée, coupés par du velours ou du satin, sont toujours en grande vogue. Les ornemens en jais pour les chapeaux et pour

torsades au bas des robes sont très-bien portés. Nous avons vu une robe de satin blanc, garnie d'un gros bouillon de satin, placé entre deux grosses gances en jais; au-dessus, deux rangs de points d'Angleterre, posés en festons, et dont la monture était cachée par une petite torsade de jais; sa collerette, aussi en point, était drapée et retenue sur le milieu de la poitrine et sur les épaules, par des attaches en jais; une bande de jais était placée sur le front et faisait partie d'un turban en gaze parsemée de jais et traversée par du velours ponceau.

DONATINE T.

L'HOMME VERT.

SONGE.

JE me trouvais transporté dans un de ces salons de Paris, où les désœuvrés de la capitale se rencontrent tous avec ceux qu'un travail continuel oblige à chercher quelques distractions au milieu d'un cercle de femmes aimables et spirituelles. La coquetterie décente, la gaité et la conversation de la plupart de ces dames me paraissaient bien faites pour distraire agréablement ces derniers, et pour occuper l'oisiveté des premiers. Je remarquais cependant qu'il régnait dans le salon une sorte d'inquiétude générale. Les hommes allaient et venaient sans presque faire attention au cercle charmant qui les entourait. Quelques femmes elles-mêmes laissaient voir, dans leurs discours, une sorte d'abstraction, suite nécessaire d'une préoccupation étrangère au sujet de la conversation. Tous les regards, sans cesse fixés vers la porte, m'annonçaient l'attente d'un personnage important. Tandis que je cherchais à m'expliquer le motif de l'inquiétude vague qui occupait tous les esprits, j'entends ouvrir avec fracas les portes du salon, et je vois entrer un homme entièrement enveloppé d'un manteau de drap vert: aussitôt chacun se lève, les physionomies se dérident; on fait place au nouvel arrivé, qui, parvenu au milieu de la salle, est aussitôt entouré d'un cercle étroit et nombreux. Je cherchai à voir sa figure; ses traits étaient irréguliers, ils portaient l'empreinte d'une ineptie complète, qui semblait autoriser le silence morne qu'il gardait et

faisait observer à tous ceux qui l'entouraient. Son unique occupation était de prendre avec un sang-froid imperturbable, tout ou une partie de l'argent qu'il trouvait dans les poches de quelques-uns de ses voisins, pour en remplir celles des autres. J'admirais la complaisance des premiers en voyant la joie des derniers; mais celle-ci n'était pas de longue durée, car je le voyais souvent reprendre ce qu'il avait donné pour le distribuer ailleurs. On eût dit que l'*Homme vert* portait sur lui un aimant irrésistible: chacun accourait, et une fois placé ne pouvait se retirer. Je remarquai même quelques-uns des acteurs de cette triste comédie, qui, n'ayant plus d'argent empruntaient à leurs voisins pour que l'*Homme vert* pût en trouver encore dans leurs poches. On ne voyait plus hors de ce groupe que quelques jeunes femmes délaissées, causant entre elles; car, celles plus âgées avaient été des premières à entourer l'*Homme vert*. Au milieu de ces jeunes femmes, j'en voyais une d'un âge mûr; on remarquait dans toute sa personne un air de gravité et de sévérité, qui diminuait le plaisir que l'on avait à la voir. Ses traits étaient d'une régularité parfaite; mais froide, elle causait peu, mais toujours à propos, et ne semblait être connue dans le salon que des jeunes femmes dont elle était environnée: elle jetait souvent sur l'*Homme vert* et sur ses amis un regard de mépris, et souriait avec douceur à ceux qui s'en éloignaient. Je me tenais à l'écart, et j'eus le bonheur d'obtenir d'elle un regard de bienveillance. Elle me fit signe d'approcher. « Vous paraissez » étonné, me dit-elle, de l'empressement que chacun met à » entourer cet être insipide et méprisable; combien vous le » seriez davantage, si vous saviez tous les maux dont il est » tous les jours cause! »

Enhardi par l'air de confiance qui accompagnait ces paroles, j'osai lui demander son nom. « On me nomme RAISON, » me dit-elle; je suis généralement préconisée, et, chose » bizarre, presque partout on me fuit. J'étais venue cependant pour chasser d'ici ce misérable (montrant l'*Homme vert*); mais si personne ne m'aide, je ne saurais réussir. » A peine achevait-elle ces mots, que quelques personnes que l'*Homme vert* avait entièrement dévalisées, vinrent la supplier d'employer tout son crédit pour punir, par un exil perpétuel de la société, l'être avide qui venait de les dépouiller.

« Rien n'est plus facile, leur dit-elle, car je doute même que » ses plus zélés partisans veuillent le défendre: ils le mépri- » sent autant que nous; l'habitude seule les entraîne. » Aussitôt, guidés par elle, nous nous avançons, et j'avais déjà saisi l'*Homme vert* par un pied, dans le désir de le renverser, lorsque je me sens réveillé.

Je ne pensais plus à ce songe que j'avais fait dans la nuit qui suivit mon arrivée dans cette ville, après une absence de près de dix ans; lorsqu'en entrant, quelques jours ensuite, dans un des salons que l'on m'avait indiqués comme lieu de réunion à la plus agréable société, je suis resté muet d'étonnement en apercevant ce maudit *Homme vert* tel que je l'avais vu en songe, et aussi bien entouré.

Me rappelant alors toutes les circonstances de mon rêve, j'ai voulu chercher la dame qui m'avait parlé, elle n'y était pas; mais je ne doute pas qu'elle ne vienne bientôt nous réunir pour éconduire, d'un commun accord, et comme il le mérite, cet être affreux, véritable fléau de la société.

VARIÉTÉS.

Ce qui détermine les hommes au célibat.

C'EST donc demain, ma bonne mère, que je porterai pour la première fois ma robe de gaze-cachemire, disait Aglaé Sinville à sa mère: comme elle est jolie! tu me prêteras tes perles? Oui, c'est demain que mon Aglaé sera belle comme un ange, répondait cette mère aveugle. C'est demain, disait le mari d'un air triste, que ma fille aura une toilette qui me coûte plus de mille francs, et qui au bout de quelques heures tombera fanée sous la poussière. Elle aura fait mille envieux, éveillé les jalousies... On se demandera quelle fortune on peut donner à une jeune personne vêtue si magnifiquement. Hélas! j'ai joué la rente. Un jeune homme qui était appuyé contre la cheminée et qui remarquait ce qui se passait sentait naître une prudence qui remplaçait un amour très-vif inspiré par les grâces naïves et la mise simple d'Aglaé. Non, je n'épouserai pas, dit-il, je ne puis épouser une demoiselle qui dès à présent se revêt de cachemires et s'embellit de perles. Que lui donnerai-je, moi? dix mille livres de rente

ne suffiront pas à ses nombreuses fantaisies. Insensé, avant ce jour, je pensais qu'elle se serait trouvée riche, heureuse, de l'état modeste que je voulais partager avec elle... Mais à présent, il n'y faut plus penser... J'aime; mais je n'épouserai pas.

M^{lle}. FURET.

— IL est à croire que bientôt le goût de se masquer passera tout-à-fait de mode : cependant, que de gens masqués ne rencontre-t-on pas dans le monde? on en voit partout; mais ils sont en très-petite quantité aux bals de l'opéra qui sont peu fréquentés cette année. Autrefois il n'y avait pas un de ces bals qui ne fût l'occasion d'une aventure piquante, d'une scène comique ou d'un couplet malin; tout est changé, le rire et la joie sont inconnus en France; les hommes sont pédans ou philosophes de trop bonne heure; tous nos enfans sont des Catons, toutes nos dames sont savantes, et enfin tous nos petits-mâtres font des vers : il est difficile que la gaité puisse trouver à se placer au milieu de ce fatras scientifique, et de ces prétentions de tout genre qui refluent en foule dans nos sociétés. On a bien autre chose à faire qu'à s'amuser, on ne vise plus qu'à faire effet par son esprit : il faut relire ses manuscrits, corriger ses épreuves, courir chez son libraire, se faire appuyer près des journalistes, qui, grâce à la manière dont vous aurez été recommandé près d'eux, feront un éloge pompeux d'un ouvrage qui souvent reste entre leurs mains en conservant tous ses droits dans le commerce, et pourrait être considéré comme *marchandise marchande*, car les feuillets n'en auront même pas été coupés.

Poppée, femme de Néron, fut la première qui se servit de masque pour mettre la beauté de son teint à l'abri des injures de l'air, et c'est du nom de cette impératrice qu'est venu celui de poupée qu'on donne aux jouets des enfans.

Sous le règne de François II les femmes portèrent aussi de petits masques en velours noir pour se préserver la peau : elles n'allèrent plus que masquées dans les rues, aux promenades, en visite et même à l'église. Aux masques succédèrent les mouches : on prétend qu'elles en mettaient une si grande quantité, qu'on avait peine à les reconnaître.

Il est donc vrai que de tout tems les femmes ont eu des

modes extravagantes ! vont s'écrier les hommes. Un moment, messieurs ; puisque nous sommes en train de faire des recherches, nous vous apprendrons que sous ce même roi, les hommes ont poussé la sottise au point de trouver qu'un gros ventre donnait un air de majesté, et qu'en conséquence ils avaient adopté des ventres postiches qu'ils plaçaient dans leurs jours de bonnes fortunes, comme ils placent aujourd'hui leurs faux mollets, leurs faux toupets, et leurs *jolies* moustaches à crochet.

DONATINE T.

THÉÂTRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

La Lampe merveilleuse ne sera pas représentée avant le mois de mars. En attendant qu'elle nous fasse pénétrer dans un nouveau pays de chimère, l'Académie royale de musique varie les représentations de ces pièces lyriques qu'elle soutient et embellit par ses plus charmans ballets. Tous les chefs-d'œuvre du répertoire de ce théâtre sont depuis long-tems connus ; mais la magie du talent des sujets les plus distingués attire le public. On regrette de n'entendre plus que rarement M^{me}. Branchu, dont le nom cependant a un pouvoir d'attraction égal à celui de notre excellent tragique. Le bruit s'est répandu que cette célèbre cantatrice pense à se retirer du théâtre ; si cela est vrai, nous ne voyons guère qui osera s'approprier son sceptre, dont le poids doit intimider les plus hardies prétendantes. Nous adressons aussi un juste tribut d'éloges à l'incomparable danseuse que nous avons vue avant-hier, Mlle. Fanny Bias, qui règne sans partage sur ce peuple charmant de nymphes, dont on ne se lasse point d'admirer les grâces enchanteresses et l'aérienne légèreté.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

Sylla, ou plutôt Talma dans *Sylla*, continue d'appeler au premier Théâtre-Français la foule empressée de le voir et d'applaudir. M^{me}. Paradol peut revendiquer une bonne part des suffrages qu'on accorde à la mise en scène de l'ouvrage de M^r. de Jouy. Cette actrice fait de rapides progrès. Nous ne craignons pas de prédire qu'avant peu de tems son talent ne sera pas moindre que les dons précieux que la nature lui a prodigués.

Depuis qu'une reine a paru dans l'empire dramatique du faubourg St.-Germain, les finances de ce chancelant état se sont améliorées. Toutes les avenues du temple sont occupées les jours où l'on doit voir la belle souveraine. Le talent que Mlle. Georges déploie dans ses rôles, justifie l'empressement et l'admiration du public. Dans *Athalie*, elle a rappelé la célèbre tragédienne qui jouait autrefois ce rôle d'une manière si supérieure. Les sublimes inspirations de Mlle. Raucourt ont passé à son élève. L'Odéon doit se féliciter de la conquête qu'il a faite, et tâcher de la conserver long-tems.

— On a revu, avec plaisir, à ce théâtre, le *Voyage à Dieppe*. Cette jolie comédie, écrite avec gaîté, excite le rire jusqu'à la dernière scène. Mlle. Dutertre, qui y a été fort applaudie, ajoute tous les jours à l'estime que l'on fait de son talent.

THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

Première représentation de *Kabri*.

Une charmante décoration, un ballet très-court, quelques tableaux féerie, beaucoup de gaîté, ou plutôt de quoi faire beaucoup rire; il me semble que c'est tout ce que l'on peut désirer de mieux de ces genres de théâtres qui embrassent tous les genres.

Le sujet de *Kabri* paraît avoir été imité d'un des contes de M^{me}. Bonne, intitulé le *Prince chéri*: tous les enfans connaissent la bague qui piquait quand on faisait une mauvaise action: ici, au lieu d'un petit lapin blanc, c'est une colombe que Kabri sauva des serres d'un épervier, et au lieu d'une fée *Candide*, c'est une fée blanche qui vient récompenser son libérateur, en lui faisant présent d'un talisman qui rend invisible, et qui a le pouvoir de donner des chiquenaudes, toujours invisibles, à ceux qui disent des sottises ou des méchancetés: où en serions-nous tous si pareil talisman s'introduisait dans la société? Potier, dont le nom seul inspire l'hilarité, a été d'un comique parfait dans son rôle du sabotier. Un pas de trois nous a paru très-bien exécuté par Mlles. Juliette et Manette, et M^r. Roussel.